

Écrire.

Écrire sans mentir, écrire avec le regard de l'autre dans ses mains. Ne pas célébrer un masque de parade, ne pas se célébrer à la face des miroirs. Toujours chercher en soi ce lieu de vérité, dans une langue limpide, forte et subtile, « à l'heure où tant d'hommes », comme le dit Claude Vigée, « cherchent à l'aveuglette leur chemin, égarés dans un monde sans merci »².

Écrire à propos de ma rencontre avec son œuvre, c'est parler dans cette clarté, la sienne qu'il faut aujourd'hui que je fasse mienne.

Il n'y a rien de plus éprouvant que de rendre hommage à la personne que l'on admire pour ses œuvres, pour son courage, pour sa voix lumineuse. Rien de plus terrifiant, - comme si je me risquais à manquer une marche d'une phrase à l'autre -, que d'expliquer cette rencontre qui changea, sans fracas mais radicalement cependant, la direction du chemin que j'empruntais.

Je ne suis pas une universitaire, je ne suis pas tout à fait poète, je ne suis pas non plus, comme disait Paul Valéry, le Monsieur qui s'ennuie. J'écris des histoires, des contes entre ce temps d'aujourd'hui et les temps futurs que le passé nous enseigne.

Avant de connaître les œuvres de Claude Vigée, avant d'entendre le son cristallin de ses réflexions qui nous enjoignent à partager ce bout d'humanité à laquelle nous participons si brièvement, j'usais de subterfuges pour entrer dans ce monde, pour y chercher une digne place, en gesticulant le plus souvent au seuil de gouffres variés, - dont du reste, étrange ironie, ici même, à la Sorbonne Nouvelle, il y a seulement, ou si lointainement déjà quinze ans.

Mon approche de Claude Vigée sera donc très personnelle. Pour rien, je ne voudrais expliquer sa poésie, ou ses écrits. Je voudrais simplement tenter à fleur de peau d'expliquer cette transmission, ce don plus exactement, que ses écrits m'ont tendu, et que j'ai saisi de toutes mes forces.

Il existe une blague juive qui m'a toujours fait rire autant que frémir, blague d'autant plus ambiguë, que deux chutes la caractérisent.

Première version :

Un juif et un non juif partagent le même compartiment de train. À chaque arrêt et à l'annonce de chaque station, le juif secoue la tête et se lamente « Oy, oy, oy ! Oy, oy, oy ! ». Après un certain nombre d'arrêts, le non-juif, exaspéré, l'interpelle. Mais quel est donc votre problème ? « Oy, oy, oy ! ». Je suis dans le mauvais train ! ».

Cette plaisanterie, comme dans l'humour juif souvent, perd très franchement de sa drôlerie si elle est

1 Présentation prévue le 14 mars, 2020, Sorbonne Nouvelle.

2 Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et silence, 2001, p.81.

appliquée à la vie, - sombre métaphore soudain de la route inéluctable que le hasard de gré ou de force nous amène à suivre. Le « sort » serait jeté, en quelque sorte.

Nous avons fêté il y a quatre jours, le 10 mars dernier, le miracle de Pourim. Nous y sommes entrés, désinvoltes, déguisés, comme le veut la tradition, en clown, en roi ou en Satan, nous en sommes sortis, suffoqués par un masque de tissu.

Pourim signifie en hébreu : tirage au sort du destin d'autrui ou d'une date déterminant l'avenir. Rien n'est plus antinomique à la tradition hébraïque que la notion de sort hasardeux ou de prédestination absolue. Et pourtant Pourim est non seulement une très grande fête, mais elle est également la seule où le nom de dieu n'est, dans les textes, jamais signifié. Elle est le miracle de l'homme par excellence.

Mais qu'est-ce en vérité qu'un miracle ?

Dans *La Manne et la Rosée*³, cet ouvrage d'une clairvoyance limpide, dédié si justement « à qui écoute », Claude Vigée pour donner à voir le contexte dans lequel se joue Pourim, fait le portrait froid des personnages qui en font sa légende. Haman, tout d'abord, descendant d'Amaleq, le « hâisseur acharné de la descendance de Jacob » qui avait été épargné par la faiblesse du roi Saul, et qui revient avec la même évidence du crime ; le Roi de Perse, Assuérus, roi idolâtre, tyrannique, concupiscent ; Mardochée quatrième génération des judéens, tuteur et cousin d'Esther, qui livre sa cousine, prostitution presque désinvolte, aux délices lubriques du roi. Et puis, Esther en gardant un masque anonyme, sans livrer son identité, cachée en son propre nom, qui se donne en silence.

Le sort en effet semble jeté.

Tandis que le roi dans cette ville de Suse offre des orgies qui se confondent, lestes d'un lendemain à l'autre, à l'inhumanité indifférence ou bestiale du journalier, Haman se saisit de la prétendue insoumission de Mardochée pour en exiger la mort et celle de tout son peuple. Esther incarnera alors le salut, ou bien la face ordinaire et complice du cours du temps...

Oy, oy, oy !

« Nous qui relisons », écrit Claude Vigée, « cette vieille histoire⁴ toujours nouvelle, - en notre qualité d'héritiers de Mardochée, de porteurs de la parole révélée au Sinaï -, nous diagnostiquons, aujourd'hui, encore, le mal invétéré [...]: Suse la capitale n'emplit-elle pas le monde entier ? »⁵.

« Ce monde en gestation », continue-il, « risque sans doute de glisser une fois de plus, comme il l'a toujours fait au cours du passé, dans une gigantesque mascarade. Car ne sommes-nous pas déjà dans ce monde rassasié, vulgaire, celui du paraître pur ? »⁶

Écrire, comme le fait Claude Vigée, en s'inscrivant non seulement dans la roche de Judée, mais dans l'entre-temps que constitue tout à la fois la vie humaine et celle, renouvelée, inspirée, sans cesse renaissante et

3 Claude Vigée, *La Manne et la rosée, Fêtes de la Tora*. Paris : Desclée de Brouwer, 1986.

4 La fête de Pourim remonte à l'an 480 avant notre ère.

5 *La Manne et la rosée, op. cit.*, p. 181

6 *Ibid.*

réécrite de l'histoire juive, n'est pas seulement une prouesse sur l'Être, mais exige également la force d'égaliser ses propres visions pour espérer ce demain périlleux, mais incandescent de vie.

Pour écrire dans cet entre-deux, ce que Claude Vigée nomme également le devenir humano-divin,⁷ il faut savoir tenir la mascarade à distance, en dépit des accoutrements que les langues « verbeuses » éructées ou doucereuses, les modes, les maladies, les stéréotypes, l'envie d'aimer, les peurs, la violence nous contraignent à porter.

Certes ! Mais dans l'écriture, où se dissimule cette vérité ? Est-ce dans la maîtrise du temps, comme pour Jacob luttant avec l'Ange ?

Claude Vigée raconte en plusieurs lieux une parabole issue du Zohar, à propos de l'alphabet hébraïque, qui l'amène chaque fois à conclure que :

« Ces lettres où le monde s'engendre ne sont pas simplement des signes qui se réfèrent à lui : elles participent de la substance même de notre monde. » « En parlant, en écrivant, en agitant à la légère les lettres, les mots, les phrases et les livres, on remue le monde entier. »⁸

Quelle fondamentale responsabilité !

Walter Benjamin dont l'étude de la littérature avait ponctué ses Passages d'extraordinaires fulgurances, énonçait à propos de l'effraction du langage dans l'histoire humaine : « *Ce que Proust veut dire avec le déplacement expérimental des meubles dans le demi-sommeil du matin, ce que Bloch perçoit comme l'obscurité de l'instant vécu, ce n'est rien d'autre que ce que nous devons établir ici, au plan de l'histoire et collectivement. Il y a un 'savoir non-encore-conscient' de l'Autrefois...* »⁹

Walter Benjamin avait la certitude de ce savoir, lui que la Révélation de la Parole du Sinaï enchaîna à cet autrefois sans lendemain, dans ce Port au bout de nulle part. Un savoir inscrit dans le temps du langage, et qui porte comme Esther à la fois le masque anonyme de son temps, et le visage unique de « l'existentiel ».

Claude Vigée a eu le courage de continuer à emprunter le chemin de ce savoir non encore conscient, pour que l'origine de l'homme, comme il dit, soit aussi devant lui, « au futur »¹⁰.

Cette tension chez Claude Vigée, entre les différents niveaux de temporalité, relève presque de la magie, - tant chaque phrase appelle *in extremis* au miracle. Son œuvre se situe en un tel contraste avec le monde qui nous environne – contraste quasi radical – qu'il semble peu probable qu'elle soit aujourd'hui totalement entendue ni tout à fait comprise, et moins encore admise pour ses écrits critiques en particulier. L'entêtement de ce monde, « qui marche vers la mort » avec la rage d'un Ésaü, qui ne demande plus rien à la vie, ni ne cherche même à lui rendre de contrepartie, s'éloigne avec morgue de « ce temps de la joie, temps futur qui fuserait hors du silence rédimé », et vers lequel de livre en livre Claude Vigée n'a cessé de vouloir nous conduire.

7 Claude Vigée, *Le fin murmure de la lumière*. Paris : Parole et Silence, 2009, p. 174.

8 Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et Silence, 2001, p. 65

9 Walter Benjamin, *Paris Capitale du XIXème siècle*, « Le livre des passages ». Paris : Cerf, 1989, p. 405.

10 Claude Vigée, *Être poète pour que vivent les hommes*. Paris : Parole et Silence, 2006, p. 86.

Comment espérer aujourd'hui arracher ce monde du tumulte à « l'amour de la matière brute ou à la folie du meurtre et du suicide qui l'obsède »¹¹ ?

Écrire le salut n'est pas se lamenter, dans l'immobilité entre deux voyages, sur l'erreur de destination du train. La loterie de la vie, le tirage au sort demanderait peut-être, - face à cette vitre où défile par intermittences entre le jour et la nuit les royaumes à venir -, de nous dessaisir des masques grimaçants que son reflet nous renvoie.

Tous les masques ! Même ceux faits de papier dont on peut se figurer à quoi ils nous ramènent.

« Il faut que nous fassions sortir ce feu du fourré obscur de notre âme. »¹²

La thora, la loi juive, compile des techniques de pensées, de mise en abymes, de pratique de l'ordre du temps, comme création. La séparation des aliments, de certaines matières organiques ou végétales, les récits ritualisés par leur célébration, le décompte des lettres hébraïques (la guématria), la hiérarchie des générations, voire des gémellités, toute une intrication de temporalités terrestres et célestes, porte ce Peuple au mouvement incessant dans et hors de toute logique d'inéluctabilité.

Dans le premier et sixième commandements des Tables de loi, coexistent l'une face l'autre, l'une divine, l'autre humaine, deux temporalités, à la fois injonction et préface des destins ultérieurs -, l'une émise par dieu, l'autre enjointe à l'homme. Seule la première cependant dit « Moi », Anokhi, et celui qui dit moi, dit aussi « je suis celui qui t'a fait sortir de la maison des esclaves », mais à l'homme qui ne dit pas « Moi », il est dit « Tu » : « Tu n'assassineras pas ». Cette charge qui sous-tend le monde céleste à qui revient la responsabilité du verbe et le monde terrestre sur lequel nos pas libres iront à la rencontre d'un destin humain, - et dont l'Europe est aussi l'enfant -, s'est plusieurs fois engouffrée tête-bêche dans l'inversion des rôles attribués.

Si la nature du temps, comme le suppose Claude Vigée, nous échappe et en même temps nous constitue, elle est aussi, ajoute-t-il, la substance la plus intime en nous-mêmes.¹³

Dans ce lieu sans nom, en silence, où il faut être plénier, dans ce tremblement qui n'est pas encore la minute qui suit, ni celle qui nous précède, dans ce silence de l'Aleph commence en chacun le monde à venir.

Ce que je sais de Claude Vigée, ce que je voudrais, par mille moyens éluder, fuir, tant la lutte est rude, est qu'il faut écrire dans ce lieu-là. C'est cela aussi être un écrivain juif. Et c'est par ses mains que je le suis devenue. Car mes prédécesseurs, dont la grandeur et le courage sont sans égal, tous ces Katzenelson, Vogel, Bergelson, Greenberg, Zelda, Markish, Singer, Der Nister, ces écrivains et tant d'autres encore de langue yiddish ou hébraïque, s'ils m'ont résolument encouragée à vivre parmi leurs étoiles, le monde de l'exil dont ils étaient les légataires, avançaient, hélas, encore dans les décombres fumantes de l'histoire.

Il leur fallait tenir bon de station en station, tenir le monde tel qu'il avançait jusqu'au chaos du dernier arrêt.

11 Dans le silence de l'Aleph, op. cit., p. 144

12 Claude Vigée, *La lucarne aux Étoiles*. Paris : Cerf, 1998, p. 173

13 Claude Vigée, Victor Malka, *Le Puits d'eaux vives*. Paris : Albin Michel 1993, p. 140.

Claude Vigée ressuscite l'idiome libre, c'est la fin d'une parole de l'exil. Le temps circule à nouveau, dans sa tension, ses paradoxes, ses lois intimes ou cycliques : « Les ailleurs de l'exil sont les mille visages du lieu de nulle part qui est, en nous, la vraie patrie »¹⁴, nous murmure-t-il dans *Apprendre la nuit*.

Pour la première fois, un écrivain juif et qui se dit comme tel, ouvre le champ de l'avenir, hors des détournements de la Parole du Sinaï, des affres mensongers de l'Histoire, des larmes perdues et inutiles, du souvenir sacrificiel, épouvanté ou sidéré....

Un poète juif comme homme du futur.

Quand on regarde aujourd'hui l'état du monde, ces éclats de furie qui nous reviennent, ces menaces de chaos, ce tohu-bohu qui gronde, et ce tonnerre fracassant qu'est ce signal encore, toujours le même, obsédant : ces tombes profanées de morts que l'on voudrait encore anéantir, les mêmes morts dont on se moque dans ces Carnivals où l'on confond la vie à sa profanation, le rire au sarcasme, le jour aux ténèbres, de quel idiome faut-il user pour désormais réparer, rédimier, parler, espérer une histoire humaine ? Et déceler à nouveau ce que le masque désigne ?

Nous revoilà à Pourim.

« Nous diagnostiquons, aujourd'hui encore, le mal invétéré, buriné au fer rouge, dans le masque de la société environnante : Suse, la capitale n'emplit-elle pas le monde entier ? »¹⁵

Transmettre à l'homme son avenir, dans, comme Claude Vigée le nomme, « cet univers opaque, mauvais, arrogant et bestial »¹⁶, c'est révéler la source du Temps, c'est entendre le souffle de l'infini ou déceler l'invisible à travers la percée d'Esther dans l'âme de l'Histoire, au cœur du drame.

Esther qui fit jaillir l'humanité dans les yeux d'un roi perdu.

Écrire, jouer de l'immanence de l'alphabet, c'est porter la charge de cette reconnaissance qui différencie la minute de l'heure, le mensonge de la vérité, le salut du chaos. Cette terrible leçon qu'instille Claude Vigée d'ouvrages critiques en ouvrages poétiques, - cette leçon presque intenable par la responsabilité qu'elle fait peser sur l'articulation de chaque mot -, est celle qui nous inscrit, chacun, dans ce temps futur, avec humilité : « Je serai ».

« Si nous savons le décrypter, ce monde de la grimace satanique peut-être modifié et rédimé. Tel est le fond de l'histoire juive du Salut. »¹⁷

14 Claude Vigée, *Apprendre la nuit, Jusqu'à l'aube future, Poèmes 1950-2015, Peut-être* n° 9. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 391.

15 *La Manne et la Rosée, op. cit.*, p.181.

16 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph*. Paris : Albin Michel, 1992, p.133.

17 *La Manne et la Rosée, op. cit.*, p. 182.

Deuxième version :

Un juif et non juif partagent le même compartiment de train. À chaque arrêt et à l'annonce de chaque station, le juif secoue la tête et se lamente, « Oy, oy, oy ! Oy, oy, oy ! » Après un certain nombre d'arrêts, le non-juif, exaspéré, l'interpelle. Mais quel est enfin votre problème ? « Oy, oy, oy ! Est-ce que je suis vraiment dans le bon train ? »

- 52 -

La question du monde est rentrée dans cette version peut-être plus tragique de la blague. L'humour a cessé d'être une farce. *Peut-être, rencontrerons-nous l'espérance ?* suppose l'un des traités du Talmud.¹⁸ *Oulai... ??* Peut-être sommes-nous dans la bonne direction, dans ce temps qui nous est imparti jusqu'à la prochaine station ?

« La perplexité de la conscience hébraïque ne porte pas sur Dieu, problème de la théologie, elle ne porte pas sur l'homme, problème de la philosophie. Elle porte sur le monde : comment est-il possible qu'un monde existe ? », enseignait Léon Ashkénazi lors de l'un de ses cours, auquel assistait aussi Claude Vigée.

L'existence de l'homme dans sa mince et fragile temporalité devra remplir cette interrogation, sans y répondre cependant (surtout pas !), remplir ce monde de son tremblement précieux. Oy, Oy ! Sommes-nous dans le bon monde ?

Peut-être ! *Oulai... ?*

Avec le devoir d'en douter, hanté, malgré tout. Pourtant il faudra bien continuer à cheminer en équilibre entre son propre mouvement et celui qui se poursuit sans relâche, entre le bruissement de l'être et le silence divin.

Comme cette Promesse renouvelée,

Pour écrire dans cet entre-Temps-là, il faut que la poésie ou la prose, « disent la vie, terrible et magnifique, pour la première fois »¹⁹, écrit Claude Vigée, comme « à l'aube du monde »²⁰.

Je ne connais aucun autre poète qui ait su exhorter à tant de clarté, à l'opposé totale de ce qu'André Chouraqui nommait, - pour la 9ème plaie - : la Ténèbre.

Quel autre homme de lettres contemporain, avec tant de justesse et de cette humilité perçante qui viendrait à éprouver l'orgueilleux, a su célébrer la vie, la vie sans cesse renaissante, jaillissante, pulsante ou cheminante ; - et, sans chercher d'arrangements, y révéler aussi les signaux de l'enfer, du « néant dévorant », -. Et cela, pour que *celui qui écoute* sache distinguer non seulement l'aube de la pénombre avançante, mais à tout moment, même à terre, blessé à la hanche, reconnaisse devant lui son combat. Voilà donc qu'écrire, pour détourner l'ironie de Claude Vigée, recouvrerait plusieurs vocations : être deux fois juif et doublement poète, doublement responsable des Temps dont je suis peut-être la jonction - *Peut-être !* - Pour donner à languir d'un demain.

18 Traité Haguiga (4b).

19 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme, Jusqu'à l'aube future, op. cit.*, p. 407.

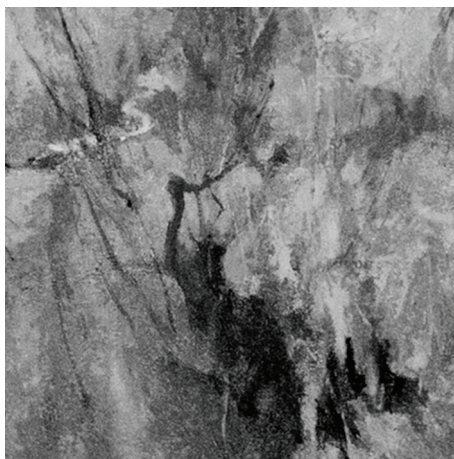
20 « Les tombeaux dans la forêt », *ibid.*, p.415.

« Oui, malgré tout, un jour poindra, un matin impensable dont la lumière incréée nous portera au-delà de la haine, nous soulèvera par-dessus la ruine et la destruction de l'heure présente »²¹, disait Claude Vigée à propos de Benjamin Fondane.

Un jour clair, je l'espère, où les séparations auront rejoint leur confluent commun, vers ce Temps immanent, - en nous -, précieux et indicible –, de l'absolu humain. Nous serons.

Fasse que par vos mains, nous soyons à la hauteur.

Merci Claude Vigée.



21 Claude Vigée, *Le passage du vivant*, op. cit., p. 21.



Paul Weiss, Xylogravure.